

Peut-on reconstruire la langue des premiers êtres humains ?

Frederick J. Newmeyer

University of Washington, University of British Columbia,
et Simon Fraser University
fjn@u.washington.edu

Résumé

L'un des problèmes les plus graves pour la théorie de l'évolution est de rendre compte de l'origine du langage. Une langue ne laisse aucun fossile après sa mort pour examiner et dater, nos parents les plus proches, les grands singes, n'ont rien de comparable, et remonter dans le temps à partir des langues parlées actuellement ne marche que jusqu'à 6'000 ans – c'est à dire seulement 10% du temps que les humains ont peuplé la terre. Cependant, l'étude intensive de la syntaxe des langues parlées actuellement nous mène aux conjectures plausibles sur le développement du langage humain. Le langage s'utilise pour la cognition ainsi que la communication. Les traits fondamentaux que partagent tous les systèmes syntaxiques suggèrent que le langage était à l'origine exclusivement un instrument de cognition et au fil du temps est devenu le véhicule principal de communication.

Mots clés : *cognition humaine, communication linguistique, évolution (du langage humain), explication fonctionnelle (en linguistique), récursivité.*

Le célèbre biologiste John Maynard Smith a écrit que découvrir comment le langage humain est apparu et s'est développé est à la fois un problème des plus importants et des plus difficiles pour la biologie de l'évolution (Maynard Smith & Szathmáry 1995). Pourquoi est-ce que c'est important ? Parce que Maynard Smith a soutenu l'idée ancienne que le langage est la propriété la plus humaine qui soit et que comprendre les origines du langage est la clé pour comprendre la plupart des autres aspects de l'histoire de notre espèce. Mais pourquoi est-ce que c'est un problème *difficile* ? Pour un certain nombre de raisons, dont le plus important est que virtuellement rien ne peut survivre au fil du temps. Aucune fouille archéologique ne permettra de découvrir des spécimens du langage utilisé il y a 100'000 ans. Les restes fossilisés nous ont donné une idée assez claire de l'évolution du canal vocal, mais la structure *grammaticale* n'est pas préservée dans les strates géologiques.

Deuxièmement, la méthode comparative de la biologie n'aide en rien. La méthode comparative repose sur l'identification d'une caractéristique équivalente dans une espèce voisine. A partir de l'étude des différences que cette caractéristique fait apparaître dans chaque espèce, il est souvent possible d'établir des hypothèses plausibles quant à son évolution. Mais les aspects centraux du langage – syntaxe et phonologie – n'ont pas d'équivalent, même au sein des espèces les plus proches de l'homme. En d'autres termes, le langage est une caractéristique émergente et pose, comme toutes les caractéristiques de ce type, des problèmes particulièrement difficiles pour la théorie de l'évolution.

Troisièmement, il n'y a aucune manière d'extrapoler en arrière pour reconstituer un stade du langage plus ancien. Considérons le problème de manière un peu plus précise. Ce qui a donné naissance à la linguistique moderne au début du 19^{ème} siècle c'était la découverte des correspondances sonores systématiques entre les langues germaniques (comme l'anglais) et la plupart des autres langues d'Europe et même d'Inde. Ces correspondances sont référencées comme la Loi de Grimm et sont partiellement illustrées dans le tableau suivant :

GERMANIQUE (ANGLAIS)	LATIN	GREC	SANSKRIT
father	pater	patér	pithar
foot	ped-	pod-	pádas
full	plenus	pleres	purús
five	quinque, à l'origine pinque	pénte	pañca
foul	putere 'puer'	púon 'pus'	pútis 'pourri'
fold	plicare	(di)paltos 'double'	

Tableau 1 : Une illustration de 'la Loi de Grimm'. Le son [f] dans les langues germaniques correspond à [p] en latin, en grec, et en sanskrit

L'agenda de la linguistique du 19^{ème} siècle était de reconstituer l'ancêtre, ce que nous appelons le 'proto-indo-européen' et qui était parlé il y a 6'000 ans. Cet agenda perdure encore aujourd'hui, non seulement au sein des langues européennes, mais de toutes les langues du monde – c'est-à-dire reconstituer la langue ancestrale. Le problème, c'est que la méthode nous ramène seulement à 6'000 ans. Les langues évoluent simplement trop vite pour aller au-delà de cette limite. Et la plupart des estimations considèrent que l'Homo sapiens est vieux de 100'000 ans. Regardez simplement à quelle vitesse l'anglais a évolué.

L'exemple (1a) montre les premiers mots du Notre Père en anglais moderne :

- (1) a. Our father, who is in heaven, let your holy name be known.

Mais il y a mille ans, en vieil anglais, on disait (1b) :

- (1) b. Fæder ure, Du De eart on heofonum, si Din name gehalgod.

C'est une langue tout à fait différente. La rapidité des changements signifie qu'il est facile de se laisser aller à penser que deux mots de langues différentes sont reliés – c'est-à-dire qu'ils partagent un ancêtre commun – même quand c'est une pure coïncidence. Alors, c'est juste une coïncidence que *haben* en allemand ressemble à *habere* ('avoir') en latin, que *Feuer* en allemand ressemble à *feu* en français, et que *deus* en latin ressemble à *ἰεὸς* ('dieu') en grec. En fait *deus* est relié historiquement à *Zeus*, le nom du roi des dieux. Mais *five* en anglais, *hing* en arménien, *п'ят'* en russe, *cinq* en français, tous viennent de *penk^we* 'cinq' en proto-indo-européen par changement sonore régulier. Dans ces cas, on a des traces écrites pour ces langues, permettant de remonter à mille ans ou plus. On connaît donc le passé et on peut éviter des erreurs. Mais pour la majorité des langues du monde, nous n'avons aucune trace écrite.

De plus, la méthode comparative en linguistique est impossible pour la syntaxe. Les langues romanes modernes ont un ordre prédominant Sujet-Verbe-Objet :

- (2) a. Français : Jean mange la pomme
b. Espagnol : Juan come la manzana
c. Italien : Gianni mangia la mela

Mais la plupart des phrases en latin avaient un ordre Sujet-Objet-Verbe : *Iulius malum est*. On peut comparer des mots avec des sons et des sens similaires et reconstituer les sons originaux. Mais on ne peut pas faire ça pour la syntaxe.

Si on utilisait la même méthode en syntaxe, on serait obligé de conclure que le latin avait un ordre Sujet-Verbe-Objet.

A cause de la rapidité de l'évolution du langage, il est impossible de savoir si toutes les langues d'aujourd'hui ont une origine commune ou non, ou bien si le langage a pu se développer indépendamment plus d'une fois. Nous avons identifié des dizaines de familles de langues parlées aujourd'hui qui, étant données les indices à notre disposition, ne peuvent être reliées les unes aux autres. Est-ce que ces familles renvoient à un ancêtre commun ? Probablement, mais on n'en a aucune preuve.

Un autre problème auquel on est confronté est qu'il n'y a aucune *directionnalité* dans l'évolution historique du langage, et à cause de ça,

extrapoler dans le passé jusqu'à l'aube du langage humain est bien impossible. Ainsi l'anglais, le français et de nombreuses autres langues européennes ont perdu leurs marques casuelles et ont développé un ordre des mots de plus en plus rigide :

- (3) a. Ancien anglais : *scipum* Anglais moderne : *to the ships*
 b. Latin: *portae* Français: *à la porte*

Mais d'autres langues – le hongrois et le finnois, par exemple – ont fait la démarche inverse.

Considérez maintenant une autre idée qui paraît sensée a priori. Prenez les langues utilisées aujourd'hui par les populations préindustrielles – chasseurs-cueilleurs et leurs semblables – et faites l'hypothèse que le premier langage humain ressemblait au leur. Après tout, il ne semble pas si idiot de considérer que des caractéristiques culturelles particulières pourraient avoir un lien avec des caractéristiques linguistiques particulières. Mais assez bizarrement, une telle corrélation ne semble pas exister. C'est impossible de retracer un lien direct des langues des populations préindustrielles d'aujourd'hui vers celle des premiers humains. Pourquoi est-ce que c'est impossible ? Au milieu du 19^{ème} siècle, une découverte presque incroyable a été faite. Il est apparu clairement qu'on pouvait mener à bien l'objectif de reconstituer les systèmes phonétiques ancestraux sans même savoir ni se soucier de quoi que ce soit quant à la culture, la société, ni les croyances des populations parlant les langues. Il n'y a aucun lien intrinsèque entre des types particuliers de changement sonore et des types particuliers de changement sociétal. Même Friedrich Engels, le grand esprit universel du 19^{ème} siècle, le reconnaît. Engels a avancé une explication socio-économique pour presque tout, mais il a écrit :

« Il sera bien impossible pour quiconque ne voulant pas se rendre ridicule de fournir une explication économique pour les changements sonores des langues germaniques. » (cité dans Murra, Hankin & Holling 1951, 60)

En d'autres termes, les linguistes avaient trouvé un aspect central du langage qui n'était pas une simple conséquence culturelle, discursive ou autre. Il n'y a tout simplement pas de corrélation nette entre grammaire et mode de vie. Si un slogan illustre bien l'essence de la linguistique du 20^{ème} siècle, c'est une remarque passionnée d'Edward Sapir, le plus grand linguiste américain du début du 20^{ème} siècle :

« En termes de forme linguistique, on peut comparer Platon au porcher macédonien, et Confucius au sauvage chasseur de tête d'Assam. » (Sapir 1921, 219)

Le sentiment qui prédomine en linguistique moderne, c'est que toutes les langues sont égales. Égales en quel sens ? Eh bien, en *tous* sens à peu près. Premièrement, il n'y a rien (au niveau grammatical) qui ressemblerait à une langue primitive ou une langue développée.

Deuxièmement, toutes les grammaires sont forgées à partir du même moule, c'est-à-dire que les grammaires de toutes les langues comportent les mêmes types d'unités : phonèmes, morphèmes, et ainsi de suite. Troisièmement, toutes les grammaires peuvent être analysées avec les mêmes outils théoriques. Et quatrièmement, pour une langue donnée (quelle qu'elle soit), il n'y a pas de corrélation entre des aspects de la grammaire de cette langue et des propriétés des utilisateurs de cette grammaire. En termes simples, les langues du monde sont très similaires. Ce que je veux dire, c'est que, en comparaison avec toutes les manières logiquement possibles, pour que des systèmes de communication structurés se différencient les uns des autres, il n'existe pas tant de différences en réalité. Les mêmes stratégies grammaticales apparaissent de langues à langues. Quand un linguiste va sur le terrain pour décrire une nouvelle langue, il est parfois surpris de découvrir un nouveau trait grammatical. Mais le plus souvent, il ne trouvera que quelques variations sur des traits familiers.

Considérons le quatrième point plus attentivement – le fait qu'il n'y ait pas de corrélation entre des aspects de la grammaire d'une langue et certaines propriétés des utilisateurs de cette langue. Prenez le cas des 'langues à tons' – les langues pour lesquelles les variations accentuelles sur les mots modifient la signification lexicale de ces mots. Le chinois est une langue à tons typique :

- (4) Chinois :
- | | | |
|-------------------------------|-----------------|---------------|
| a. ton haut | ma ¹ | 'mère' |
| b. ton haut-montant | ma ² | 'chanvre' |
| c. ton bas-descendant-montant | ma ³ | 'cheval' |
| d. ton haut-descendant | ma ⁴ | 'réprimander' |

Comme vous pouvez voir, il n'y a aucune connexion entre le fait d'être une langue à tons et les liens culturels :

- (5) LANGUES À TONS LANGUES SANS TONS
- | | |
|---------|---------|
| Chinois | Coréen |
| Navajo | Hopi |
| Kikuyu | Swahili |
| Ewe | Wolof |

Les langues peuvent également être classées en fonction de l'ordre entre le verbe, le sujet et l'objet dans une phrase, comme on vient de le voir. Là encore il n'y a aucune implication socioculturelle quant au choix de l'ordre des mots (le quileute est une langue amérindienne parlée dans le nord-ouest des États-Unis) :

- (6) Sujet-Verbe-Objet: l'anglais et le zoulou
 Sujet-Objet-Verbe: le japonais et le lakhota (sioux)
 Verbe-Sujet-Objet: le gallois et le quileute

On revient donc à notre problème de départ. Nous avons tous ces obstacles à la reconstruction du langage humain primaire, et nous n'avons pas réellement trouvé d'esquive à ces obstacles. Essayons une autre stratégie. Revenons en arrière et interrogeons-nous sur la *fonction* du langage. La réponse immédiate est la 'communication' et bien sûr, c'est vrai. Nous communiquons entre nous et le langage est le meilleur moyen pour cela. Mais il y a une autre fonction cruciale également, c'est-à-dire la cognition (la représentation mentale du monde). Ce que je vais défendre jusqu'à la fin de cet article, c'est que le langage est apparu initialement pour des raisons cognitives et son rôle fut seulement *ensuite* étendu à la communication.

Évidemment le langage porte sur ses épaules les besoins de communication en bien des manières. Peut-être la façon plus importante qui semble conçue pour un usage efficace, c'est que les grammaires sont construites de manière à ce que les auditeurs puissent interpréter ce qu'ils entendent le plus vite possible. Il y a deux stratégies que les grammaires utilisent pour cela. D'abord, elles ordonnent les éléments de la phrase suivant le degré de complexité. Prenez une langue comme le français, où les compléments suivent leur tête :

- (7) Français :
- a. Marie a [rejeté l'offre] (verbe - complément)
 - b. Marie a vécu [à Paris] (préposition - complément)
 - c. Marie est [fière de sa fille] (adjectif - complément)
 - d. le [refus de l'offre] par Marie (nom - complément)

Pour chaque cas, une tête 'plus courte' précède un complément 'plus long'. Mais la tendance du plus court au plus long dans la grammaire du français concerne plus que la relation tête-complément. Notez que les adverbes *simples* apparaissent obligatoirement entre le verbe et l'objet direct (l'astérisque marque la non-grammaticalité) :

- (8) a. J'admire souvent le courage de mon père.
b. *J'admire le courage de mon père souvent.

Si l'adverbe *souvent* est modifié par le mot *très*, c'est-à-dire, s'il y a quelque chose de plus long, alors *très souvent* peut soit précéder soit suivre l'objet:

- (9) a. J'admire très souvent le courage de mon père.
b. ? J'admire le courage de mon père très souvent.

Mais un groupe adverbial encore plus long *doit* suivre l'objet:

- (10) a. *J'admire quand je regarde à la télé des films sur la Deuxième Guerre mondiale [le courage de mon père].
b. J'admire [le courage de mon père] quand je regarde à la télé des films sur la Deuxième Guerre mondiale.

Il y a de nombreuses études qui montrent que les grammaires sont plus faciles à utiliser quand les éléments de phrase sont ordonnés de

façon progressive, du plus court au plus long, ou du plus long au plus court. Ça semble indiquer que les grammaires sont bien conçues pour les personnes qui *utilisent* le langage.

Il y a autre chose qui montre que les grammaires semblent conçues pour les utilisateurs. En général on trouve un lien *iconique* entre la forme et le sens. En ce qui nous concerne, ça signifie que la forme, la longueur, la complexité, ou l'interrelation des éléments dans une représentation linguistique reflètent la forme, la longueur, la complexité ou l'interrelation des éléments dans le concept que cette représentation encode. Laissez-moi vous donner quelques exemples. Il y a deux manières d'exprimer la causativité en français :

- (11) a. Causativité lexicale : *tuer, persuader, fondre*
 b. Causativité périphrastique : *faire mourir, faire croire, faire fondre*

Les causatifs lexicaux ont tendance à exprimer une causativité plus directe que les causatifs périphrastiques. La première phrase en (12) implique que la mort de Georges soit une conséquence plus directe du coup de poignard :

- (12) a. Jean a tué Georges en le poignardant dans le cœur.
 b. Jean a fait mourir Georges en le poignardant dans le cœur.

Regardez maintenant les deux phrases en (13):

- (13) a. Jean a fait mourir Georges en lui achetant un billet pour un vol qui a subi une attaque terroriste. (*causativité périphrastique*)
 b. ??? Jean a tué Georges en lui achetant un billet pour un vol qui a subi une attaque terroriste. (*causativité lexicale*)

(13b) est presque impossible. On peut voir que la causativité indirecte est incompatible avec un mot causatif lexical. Donc, quand la cause et le résultat sont *formellement* séparés, la distance *conceptuelle* est plus grande que quand ils ne le sont pas.

Un autre exemple concerne la possession. Il y a deux types de possession dans le langage humain :

- (14) a. La possession aliénable : *Le livre de Jean* (Jean possède le livre, mais il pourrait s'en débarrasser)
 b. La possession inaliénable : *Le cœur de Jean* (le cœur fait partie de Jean)

En français, les deux cas ont la même structure. Mais dans une majorité des langues, il est plus complexe de dire 'le livre de Jean' que 'le cœur de Jean'. Et il n'existe *aucune langue au monde* où il est plus complexe de dire 'le cœur de Jean' que de dire 'le livre de Jean'. Alors, quand la relation entre le possesseur et l'objet est très proche, la distance structurale entre les deux est minimale.

Il y a aussi de nombreuses propriétés des grammaires qui semblent *sans rapport* avec la cognition, mais qui sont cependant utiles pour la

communication. Le plus important, c'est que le langage a une phonologie – le langage est, par essence, parlé. Et il y a de nombreux exemples de changement sonore qui semblent conçus pour rendre les choses plus faciles pour le locuteur ou l'auditeur ou les deux. L'anglais, par exemple, a simplifié la prononciation de *knee*, *knife*, *knight*, etc. Le 'k' n'est plus prononcé.

Deuxièmement, il y a la morphologie, c'est-à-dire, l'utilisation de préfixes et suffixes pour écourter le temps pour exprimer des idées fréquemment utilisées. On dit, par exemple, les *non-voyants* et *Jean lisait*. On pourrait dire ces choses sans affixe, mais ce serait plus long.

Troisièmement, nous avons les marqueurs de frontières de phrase tels que les compléments :

- (15) Je crois *qu'il* est temps de partir.

Le *que* aide l'auditeur, mais il ne joue aucun rôle cognitif.

Quatrièmement les notions sémantiques complexes ont tendance à être regroupées dans les deux relations grammaticales 'le Sujet' et 'l'Objet Direct' :

- (16) a. Marie a envoyé la balle ['Marie' est l'agent de l'action]
 b. Marie a vu la pièce ['Marie' est l'expérienceur d'un événement]
 c. Marie a reçu une lettre ['Marie' est le but/bénéficiaire du transfert]
 d. Marie est allée de Chicago à Détroit ['Marie' est une personne qui subit un déplacement]

Dans chaque cas, *Marie* joue un rôle cognitif différent, mais quand même c'est le sujet grammatical. Si le langage était conçu *seulement* suivant le caractère cognitif, on s'attendrait à ce que les différences de sens apparaissent également au niveau grammatical. Mais ce n'est pas le cas.

Et cinquièmement, certains éléments grammaticaux n'apparaissent pas dans la position où ils sont interprétés :

- (17) A qui as-tu parlé ____ ?

Mettre à *qui* au début de la proposition permet de spécifier qu'il s'agit d'une requête d'information. Le prix qu'on paye c'est d'augmenter la distance entre le verbe et son objet, qui sont néanmoins interprétés comme un groupe conceptuel.

Maintenant, considérez la situation *inverse*. Il y a des aspects du langage qui semblent très *mal* conçus pour une communication efficace, mais bien conçus du point de vue de la cognition. Je vais présenter trois arguments en faveur d'une essence cognitive à la grammaire :

- (18) a. Le recours à la récursivité.
 b. Les nombreux cas d'ambiguïté structurale autorisés par les grammaires.

c. La possibilité d'avoir des phrases absurdes du point de vue communicatif.

Considérons ces arguments un par un, en commençant avec la récursivité.

Toute langue sur terre autorise la récursivité, c'est-à-dire, des phrases à l'intérieur de phrases à l'intérieur de phrases à l'infini :

- (19) C'est le chien
 qui a poursuivi le chat
 qui a tué le rat
 qui a mangé le fromage
 qui était sur la table
 qui ...

... et ainsi de suite, sans limite obligatoire. Est-ce que la récursivité est nécessaire pour communiquer ? Pas du tout. Une simple juxtaposition suffirait à véhiculer des idées complexes. Néanmoins, le fait que toute langue autorise le *recours* à la récursivité suggère qu'il s'agit d'une caractéristique intrinsèque de la conception du langage, et ceci depuis le début. Pourquoi la récursivité existe-elle ? La réponse évidente est que l'esprit humain a des propriétés récursives.

Considérons maintenant les nombreux cas d'ambiguïté structurale autorisés par les grammaires. En bref, l'ambiguïté, c'est l'ennemi de la communication. Je ne pense pas qu'on puisse contredire l'idée que plus un système de communication autorise d'ambiguïtés, moins il sera efficace. Vues sous cet angle, les grammaires naturelles sont vraiment mal conçues pour communiquer. A priori toute phrase quelle qu'elle soit va contenir une ambiguïté potentielle. Bien sûr, nous avons trouvé des façons de traiter ce problème à l'*usage* de langue. Les humains ont développé des systèmes complexes d'inférences pour gérer ce problème, donc dans la conversation ordinaire l'ambiguïté réelle est normalement un problème mineur. Mais il s'agit de la *conception* des grammaires et sur le fait de savoir si elles sont bien conçues pour communiquer. Si on considère l'ambiguïté qu'elle autorise, on doit conclure qu'elles ne le sont pas. Cependant, si on se concentre sur les *représentations cognitives*, l'ambiguïté structurale représente un problème bien moindre. Considérez l'ambiguïté dans la suite *les poissons jaunes et noirs*. Les interprétations en (20) sont possibles :

- (20) a. LES POISSONS JAUNES — ET — LES POISSONS NOIRS
 b. LES POISSONS — JAUNES ET NOIRS

Du point de vue de l'utilisation du langage, la possibilité d'avoir deux structures possibles pour une même suite de mots n'est pas un avantage. Après tout, elles véhiculent des significations différentes. Mais ces significations différentes se représentent différemment du point de

vue cognitif, et en ce sens les grammaires sont bien adaptées pour la cognition.

Finalement, la possibilité d'avoir des phrases absurdes du point de vue communicatif nous fournit une autre raison de considérer le langage comme mal conçu pour communiquer. Bref, le langage nous permet de dire tout ce qui est conceptualisable, sans se soucier de savoir si c'est vrai ou faux. Le langage nous permet même de dire des choses incohérentes sémantiquement et nous donne des outils pour comprendre pourquoi elles le sont. Voici quelques exemples :

- (21) a. Demain suivra aujourd'hui.
 b. Aujourd'hui suivra demain.
 c. J'ai avalé ma bouche.
 d. Le cercle carré a évanoui le dragon transparent.

Si le langage était conçu uniquement pour la communication, les choses n'auraient pas marché de cette manière. C'est-à-dire qu'il serait bien plus difficile de dire des choses qui sont inutiles d'un point de vue communicatif.

Très souvent, il y a des raisons fonctionnelles évidentes pour expliquer pourquoi toutes les langues partagent des traits. On n'a pas besoin d'une théorie du langage très sophistiquée pour expliquer pourquoi chaque langue peut exprimer des concepts comme 'le soleil' et 'la lune', 'la mère' et 'le père', 'le cœur' et 'les poumons', et ainsi de suite. Et tout le monde a besoin d'exprimer des concepts comme la négation, de pouvoir poser des questions, de pouvoir donner des ordres, de pouvoir distinguer entre des choses qui sont arrivées dans le passé et des choses qui pourraient arriver dans le futur. Il n'est pas vraiment surprenant alors de trouver dans chaque langue des moyens grammaticaux pour exprimer ces concepts. Aussi n'est-on pas surpris de voir qu'il n'existe aucune langue sans voyelles et qu'aucune langue ne possède 100 sons distincts. De telles langues seraient impossibles à prononcer, à comprendre, ou les deux.

Mais ce qui rend plus facile de montrer que le langage ne repose pas *exclusivement* sur la communication, ce sont toutes ces choses qu'*aucune langue au monde* ne fait et pour lesquelles il n'existe aucune explication à leur absence basée sur la communication. Par exemple, il n'existe aucune langue au monde où les mots sont représentés par des sons et où chaque son véhicule une partie du sens du mot. C'est-à-dire, il n'existe aucune langue où, disons, les noms d'objets physiques commenceraient tous par [k], les noms d'animaux contiendraient tous un [o], et les noms de mammifères un [b], etc. Ainsi le mot pour *hérisson* commencerait par [kob]. Il n'y a rien a priori qui rende de telles

langues peu plausibles. Elles pourraient certainement être utiles. C'est juste qu'elles n'existent pas.

Similairement, il n'existe aucune langue au monde où il suffirait de changer le premier son du verbe pour passer d'une affirmation à une question ou un ordre. Ainsi, il n'y a pas de langue où *Finis ton dîner* se dirait *Pinis ton dîner*, où *Appelle-moi demain* se dirait *Opelle-moi demain*, etc.

Beaucoup de langues forment les questions simplement en modifiant le contour intonatif – l'accentuation dans la phrase. Ainsi en français, on peut questionner l'idée de ton départ en disant *Tu t'en VAS ???*. Mais on ne trouve aucune langue où la négation serait formée à partir d'un changement de contour intonatif. Ainsi aucune langue n'a une phrase comme *Tu t'en VAS* pour signifier 'Tu ne t'en vas pas'.

Pour continuer, il n'y a aucune langue où la syntaxe peut 'compter' ou au moins aucune langue où elle peut compter au-delà de deux. Je veux dire que l'on ne trouve jamais de langue où l'on peut, disons, transformer une phrase en négation en insérant un mot comme 'pas' toujours en troisième position de la phrase. C'est-à-dire, on ne trouve jamais la marque de négation systématiquement après le 3^{ème} mot, ou le 4^{ème}, ou le 5^{ème}. C'est assez bizarre, n'est-ce pas ? *Les gens* peuvent assez aisément compter jusqu'à 3, 4 ou 5, alors pourquoi pas leurs grammaires ?

Il existe également un gouffre impressionnant en terme de vocabulaire. La plupart des langues ont des mots pour traduire *tous*, *quelques*, *deux*, *aucun*, etc., ce que les linguistes appellent 'les quantificateurs' ou parfois 'les quantifieurs'. Mais aucune langue connue n'a un mot pour traduire *pas tous*. Ainsi il n'existe aucune langue où on pourrait dire *Pous les enfants sont là* pour signifier *Pas tous les enfants sont là*. Les langues ne semblent pas non plus avoir de mots pour les compléments logiques, c'est-à-dire, des mots pour véhiculer l'idée du 'tout sauf quelque chose'. On pourrait ainsi imaginer une langue qui aurait un mot comme *guh*trois qui signifierait 'tous sauf trois', *guh*quatre qui signifierait 'tous sauf quatre', *guh*enfants signifiant 'tous sauf les enfants', etc. Mais les langues ne font pas ça.

En d'autres termes, les langues du monde font certaines choses, bien qu'il n'y ait aucune raison communicative pour qu'elles le fassent et elles ne font pas certaines choses, bien qu'il n'y ait aucune raison communicative pour qu'elles ne le fassent pas. Tout cela forme l'essence même de la théorie grammaticale et conduit les linguistes à suggérer que le cerveau humain est câblé pour certaines propriétés grammaticales. C'est la raison pour laquelle l'évolution biologique du langage est un sujet si compliqué. Ainsi s'il y a un angle sous lequel

les quelques 6'000 langues du monde se comportent similairement, cette similarité est sans doute *en partie* due au fait que tous les humains se ressemblent beaucoup physiologiquement et nous partageons tous certains besoins ou certaines expériences. Mais c'est également dû à la Grammaire Universelle innée qui façonne les grammaires de toutes les langues et qui n'est qu'indirectement liée à l'utilité communicative. C'était la grande contribution de Noam Chomsky de démontrer qu'il y a des principes complexes et abstraits de grammaire enracinés dans l'esprit humain – l'héritage génétique de tout être humain.

Maintenant, où en sommes-nous ? Nous avons quelques caractéristiques conceptuelles importantes du langage qui ne reposent que très peu sur la communication. En même temps elles semblent dépendre de la cognition. La pensée est réursive, donc il n'est donc pas surprenant que les grammaires le soient aussi. Les phrases ambiguës qui pourraient rendre la communication difficile sont désambiguïsées mentalement. On peut dire ce qu'on peut conceptualiser sans se soucier de savoir si les besoins communicatifs nous conduiraient à dire ces choses en réalité. Et toutes ces caractéristiques du langage sont universelles – elles apparaissent dans toutes les langues. Cela suggère qu'elles étaient là depuis le début à l'aube même du langage humain.

Mais considérez maintenant ces aspects du langage qui semblaient conçus pour aider la communication. Ils ont tendance à être moins cruciaux par rapport au plan général de la conception du langage. En effet, les langues ont tendance à les faire apparaître de bien différentes manières. C'est certainement plus facile pour les locuteurs et les auditeurs si les constituants de la phrase vont de façon consistante, du plus court au plus long (comme en français) ou du plus long au plus court (comme en japonais). Mais il y a un nombre significatif de langues 'inconsistantes' où l'on obtient une situation intermédiaire. Ainsi en allemand le nom apparaît *avant* son complément (22b), mais le verbe apparaît presque toujours *après* son complément (22a) :

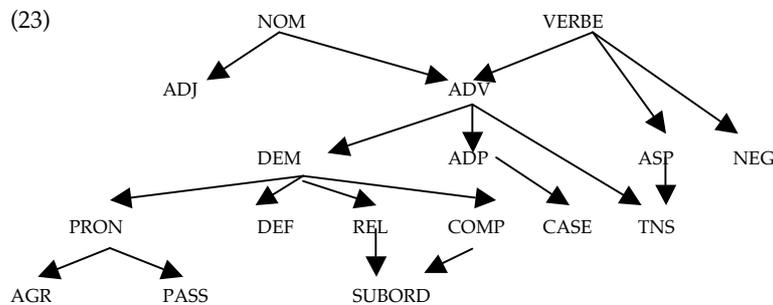
- (22) a. Den Apfel essen 'la pomme manger'
 b. Das Essen des Apfels 'l'ingestion de la pomme'

Les particules morphologiques comme les préfixes et les suffixes sont certes très utiles pour une communication rapide. Mais quelques langues – le vietnamien en est une – n'ont pas de suffixes du tout. Il y a d'autres façons d'accélérer la production et la compréhension – un ordre de mots rigide, utilisant des mots très courts, par exemple.

Même la phonologie n'est pas universelle. Seules les langues parlées le font apparaître, pas les langues des signes.

Un autre aspect des propriétés communicatives du langage tient à leur *historicité*. Dans beaucoup de cas on peut les observer à travers le temps et reconstituer leurs ancêtres dans des catégories reflétant plus directement un aspect cognitif. Prenez une propriété typiquement communicative du langage, les marqueurs discursifs, c'est-à-dire les expressions du type *alors, je veux dire, tu sais, comme, en effet, en somme, en réalité, eh bien,...* Les marqueurs discursifs sont essentiels pour construire un discours cohérent. Pourtant aucun autre phénomène ne pourrait être plus *historique* au sens littéral. C'est-à-dire qu'ils naissent invariablement de *quelque chose d'autre*, en général de sens plus directement conceptuels. Par exemple, le mot *alors* vient de l'adverbe, *je veux dire* est une proposition complète, etc. C'est très curieux, non ? Ils sont essentiels à la communication mais sont des dérivés historiques. Mais si la communication vocale est *elle-même* dérivée, tout devient logique. La propriété dérivative des marqueurs discursifs met l'accent sur une période où l'on avait des représentations conceptuelles structurées, mais elles n'étaient pas encore modulées pour la communication.

Ce ne sont pas seulement les marqueurs discursifs qui semblent être dérivatifs en terme d'évolution. D'une manière générale les éléments qui véhiculent un sens grammatical dérivent de quelque chose d'autre, et ultimement de noms ou de verbes. (23) illustre les cheminements les plus communs de cette évolution, selon Heine & Kuteva (2002) :



ADP = adposition, ADJ = adjectif, ADV = adverbe, AGR = accord, ASP = aspect, CASE = cas, COMP = conjonction, DEF = marqueur défini, DEM = démonstratif, NEG = négation, PASS = passif, PRON = pronom, REL = pronom relatif, SUBORD = conjonction de subordination, TNS = temps

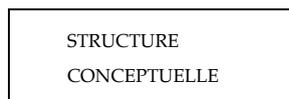
Il paraît raisonnable de conclure que dans la forme originale du langage humain il n'y avait que deux types d'entités linguistiques,

l'une renvoyant à des objets à caractère permanent – les noms, en somme, l'autre renvoyant à des actions, activités et événements – les verbes, en somme. Ceci suggère qu'il y a eu un stade pré-communicatif du langage qui représentait les catégories cognitives, mais pas les catégories communicatives.

Ajoutons une pièce supplémentaire pour terminer le puzzle. On a appris que les capacités conceptuelles des grands singes sont particulièrement sophistiquées. Chaque année qui passe apporte son lot de découvertes quant à leur capacité à résoudre des problèmes, interagir socialement, etc. Pas à la hauteur des humains, mais sophistiquées néanmoins. De plus, les capacités *communicatives* des grands singes sont particulièrement primitives. Il y a peu de communication de ce qu'ils peuvent conceptualiser. L'hypothèse par défaut, alors, c'est que le langage humain est issu de la *cognition* primate, et non de la *communication* primate.

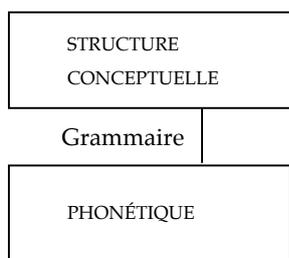
Tout ceci nous conduit à proposer un processus en trois étapes quant à l'évolution du langage. Premièrement, un niveau de la structure conceptuelle, comme en (24) :

(24)



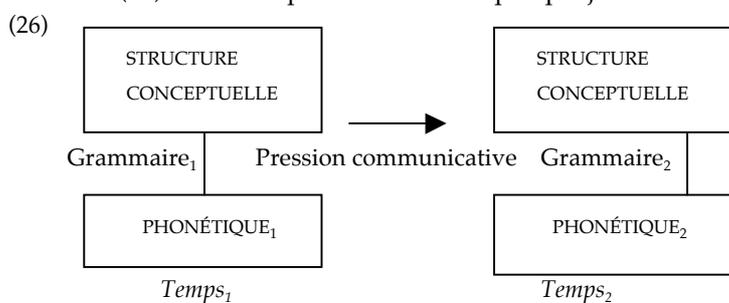
Deuxièmement, le niveau est relié au canal vocal, créant pour la première fois une grammaire qui existe indépendamment de la structure conceptuelle proprement dite et rendant possible la *transmission* de la pensée – en d'autres termes, la communication :

(25)



Mais dès que les grammaires ont commencé à être utilisées pour la communication, les pressions de la communication ont commencé à affecter leurs propriétés. Le développement des systèmes phonologiques est sans doute l'exemple le plus évident. Les grammaires ont commencé au fil du temps à être modulées pour faciliter la communication de différentes façons. Par exemple, la possibilité d'exprimer

plus rapidement les éléments de signification qui sont fréquemment utilisés, en comparaison de ceux qui sont moins fréquemment utilisés. Au bout du compte, ce sont les auxiliaires et les marqueurs de négation qui ont tendance à être contractés et non les verbes ou noms lexicaux. Beaucoup de langues ont développé des affixes pour les concepts les plus communément utilisés, mais rarement pour des concepts plus complexes et moins fréquents. Les douzaines de rôles sémantiques différents que l'on peut exprimer se sont retrouvées imbriquées dans un petit nombre de relations grammaticales telles que 'le sujet' et 'l'objet direct'. Les déplacements des syntagmes sont apparus pour mettre en valeur ou mettre en second plan certaines parties de l'énoncé. (26) illustre le processus historique que je décris ici :



Ainsi pour conclure, reconstituer en détail les propriétés du premier langage humain semble assez désespéré, au moins dans un futur proche. Néanmoins, on peut faire des hypothèses assez fiables quant à la langue de nos ancêtres. Le langage humain est issu du lien établi entre les structures conceptuelles et le système vocal. En d'autres termes, les facteurs cognitifs furent les premiers à influencer la conception des grammaires. Mais avec le temps, les besoins communicatifs ont joué un rôle de plus en plus important sur les grammaires. Le langage humain d'aujourd'hui reflète l'influence des deux facteurs.

Bibliographie

- HEINE B. & KUTEVA T. (2002), « On the evolution of grammatical forms », in WRAY A. (ed.), *The Transition to Language*, Oxford, Oxford University Press, 376-97.
- MAYNARD SMITH J. & SZATHMÁRY E. (1995), *The Major Transitions in Evolution*, Oxford, W. H. Freeman.
- MURRA J. V., HANKIN R. M. & HOLLING F. (eds) (1951), *The Soviet Linguistic Controversy*, New York, King's Crown Press.
- SAPIR E. (1921), *Language*, New York, Harcourt, Brace, and World.

